

Guizot historien, politique, écrivain devant les révolutions d'Angleterre

« J'ai le projet d'exposer d'une part, en la cherchant dans ses racines, la philosophie du gouvernement représentatif ; de l'autre, son développement de fait, en écrivant son histoire en Angleterre. Voilà ce qui m'occupe ». Lettre à Barante, 24 août 1822.

INTRODUCTION

Il peut sembler paradoxal qu'un « angliciste » qui n'est qu'historien amateur (par le détour de la langue, de la littérature et de la civilisation qu'il doit enseigner), qui s'est voulu spécialiste des origines du socialisme, et qui demeure un sympathisant du protestantisme libéral à toutes époques (et de ce Milton que Guizot n'aimait guère), vienne aujourd'hui parler de Guizot ; ou mieux porter témoignage en faveur de « Guizot comme historien, politique et écrivain devant les révolutions anglaises ».

Peut-être cela est-il dû à une commune affection : celle portée à un xvii^e siècle qui n'est pas celui de notre patrie, canonique et féru d'un universalisme qui se veut un peu celui d'une Eglise classique (avec cette prétention bien nationale à vouloir légiférer, et pour l'Europe et pour l'avenir) —, mais accordée à un autre xvii^e siècle : celui, comme on dit, des « Révolutions d'Angleterre » (1). Car Guizot a confessé cet amour —, que d'autres, tel son ami de Rémusat, tôt reconnaissaient en lui ; or un même visage peut avoir plusieurs amants.

Peut-être est-ce dû aussi au respect du disciple, devant ce jeune universitaire, et plus tard devant cet aîné en exil, qui sut pour la première fois chez nous décrire sérieusement

(1) Le terme « révolution(s) » a, comme on sait, aux xvi^e et xvii^e siècles un sens politique mais aussi chronologique ou cyclique.

cette époque d'Angleterre ; non qu'il fût extérieurement un précurseur ; bien des ouvrages, anglais ou en traduction, bien des essais français, l'avaient précédé, depuis Clarendon et Menteith de Salmonet jusqu'au Père d'Orléans, jusqu'à Rapin de Thoyras, Hume, ou Villemain (2) ; mais pour la première fois, établis sur la géologie vérifiée du terrain historique, s'élève le monument et s'inscrit le document, se révèlent architecture et structure, se transfèrent les significations. En langue française, et sur ce sujet, étranger mais exemplaire pour le pays d'en face que nous sommes, on ne rencontrera plus aucun écrit valable entre Guizot et notre temps. En face de l'ignorance regrettable que notre recherche historique manifeste envers les pays limitrophes (on compte encore aujourd'hui sur les doigts des deux mains les vraies thèses consacrées à nos cinq ou six grands voisins), Guizot fait contraste : butte-témoin (plutôt que bloc erratique) d'une volonté de connaître « l'autre ». Il est vain d'aborder l'étude du XVII^e siècle anglais, et plus exactement celle de cette grande révolution à l'aube des temps modernes (et pour une fois, critiques américains et soviétiques sont d'accord pour faire de 1640 une « ligne de partage des ans ») (3) sans passer par Guizot : il est resté le seul analyste complet de la période, nos amis anglais ne s'y sont jamais trompés.

Certes Guizot a été en tant qu'historien, mais sur le plan général, étudié, parfois disséqué ; et nous devons d'entrée rendre hommage au maître que fut Ch.-H. Pouthas, et aussi aux travaux, à divers titres remarquables, de P. Reboul, de B. Reizov, — et de notre collègue, et aujourd'hui co-invité, le professeur D. Johnson (4).

(2) Menteith de Salmonet (*Histoire des troubles de la Grande Bretagne*) fut pratiquement un secrétaire de Retz (« un homme à lui », disait Mazarin). La *History of the Rebellion* de Clarendon (Hyde) ne parut que tardivement, en 1702-1704.

(3) Début de la première grande « révolution bourgeoise » dans l'historiographie marxiste. L'autre possibilité est 1649 (mort du roi), qui a aussi ses correspondances en histoire de France et en politique diplomatique internationale.

(4) REBOUL (P.), *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration* (Lille, 1962).

REIZOV (B.-G.), *Francuzskaja romanticheseskaja Istoriografija* (1815-1830) à Léninegrad 1956 ; trad. fr. sous le titre *L'historiographie romantique française, 1815-1830* (Moscou, éd. en langues étrangères, s. d., 807 p.).

JOHNSON (D.), *Guizot : aspects of French history, 1787-1874*, 1963, Londres.

On note aussi BAGGE (D.), *Les idées politiques en France sous la Restauration*, Paris, 1952.

A *Le parallèle et les mythes anglais depuis 1789*

Quand j'étais lycéen en 1935, mon professeur de 1^{re}, Ch.-H. Pouthas, précisément, enseignant la Révolution française, s'étendait pendant des leçons entières sur les causes diversifiées du grand événement : nous n'atteignîmes guère l'étude de la Restauration, mais du moins sûmes-nous que tout orage, fût-il marqué à l'entrée en scène de tonnerre pré-wagnérien, se prépare, s'explique, s'annonce : cela, aux jours où Guizot naissait. On ne m'en voudra donc pas de sacrifier, en notre âge qui se croit naïvement spontané, voire « spontanéiste », à la déesse Etiologie : car l'intérêt de Guizot pour l'Angleterre n'est pas né du néant.

Il est d'abord issu d'un contexte : l'on ne s'étendra pas, — j'y ai insisté ailleurs lourdement, à propos des années 1785-1804, et, bien au-delà, concernant O. Cromwell (5) —, sur le parallèle si vivace qu'établissent politiques, polémistes, ou même historiens d'alors entre l'Angleterre du xvii^e siècle et la France de la fin du xviii^e et du début du xix^e. Que ce soit camouflage, exotisme, exemplarité ou sympathie, ou simplement (comme chez Mirabeau) urgence d'arguments, ce parallèle était partout dans les esprits, et déjà comme prophétisé depuis les nombreuses allusions aux Stuart de l'édition originale anglaise (1774) des *Chaines de l'Esclavage* de Marat : il le fut aussi dans les corps, puisque — l'image étant inversée dans un miroir —, les émigrés de 1649-1660 (sur le continent) se retrouvèrent (en Angleterre) de 1793 à l'Empire : seule la nationalité était permutée ; puisque Bonaparte, s'étant refusé à être Monk, fit ce pas en 1804 qu'avait refusé Cromwell en 1657 ; puisque le Bourbon en son Charles (X), après avoir succédé maladroitement à son frère le restauré (1815) alla vivre, aux frais du contribuable anglais, en 1830, tout comme le Stuart en son Jacques (II), après avoir succédé maladroitement à son frère le restauré (1660), était venu vivre à St-Germain en 1689 : et Guizot n'est-il pas un peu comme ce Locke du premier « brain trust » des doctrinaires d'opposition autour de l'Orangiste Guillaume (6), cet allié

(5) LUTAUD (O.), *Des révolutions d'Angleterre à la révolution française* (La Haye/Nijhoff, 1973), in IV/1-2, pp. 223-262 et passim.

(6) Il s'agit du groupement des conseillers de Guillaume, qui était stathouder de Hollande. Guillaume était à la fois (par sa mère) le neveu de Jacques II, et son gendre.

par mariage aux Stuart (mais ne l'étant lui-même de sang qu'à demi), cet opposant du Stuart ? De cette stupéfiante reproduction, vrai *lusus naturae* de l'Histoire, les contemporains eurent conscience : conscience telle, même, que cette dernière, d'effet qu'elle était, en redevint cause complémentaire : ainsi Marie-Antoinette mettant en garde Louis, lecteur de Hume, contre une évolution qui pourrait aussi mal finir qu'autrefois ; ou Sieyès pillant discrètement Harrington à des fins constitutionnelles ; ou Cadoudal et Méhée de la Touche, le chouan et l'agent double, rééditant un pamphlet tyrannicide contre le Protecteur pour application au Consul ; ou Chateaubriand, Mme de Staël, B. Constant — à Londres, à Coppet ou au Tribunat — hantés par l'Angleterre ; ou Boulay de la Meurthe vaticinant peu après Babeuf sur les immédiats risques radicaux, et prêt encore à fournir une continuation, restauratrice, en 1818 ; jusqu'à Hugo, dont le *Cromwell* romantique apportera, *in corpore*, une deuxième préface — tragique et comique dûment mêlés — à un romantisme politique quelque peu subversif ; sans compter ces noms plus inattendus qui se jouent de ce parallélisme ou le récuse, de Saint-Simon le radical (1814) à Sainte-Beuve en ses *Premiers Lundis* (1830), d'Azais à de Bonald ou, plus tard, C.-P. Bonafont (7).

Ainsi, de « 89 » à la Paix d'Amiens, et du Louis XVIII de Gand au Louis-Philippe roi-citoyen, l'Angleterre est partout : l'on avait craint sans cesse Cromwell, tout comme on accueillera Orange, aux détours des chemins : les polémiques elles-mêmes (le double procès régicide ; les constitutions de 1653/54, ou de l'An VIII ; la Charte, ce *Bill of Rights* ; les controverses sur la presse) reprennent, retrouvent, répercutent les vieux arguments.

B Disponibilités et Rivalités

Prétextes donc à des allusions, à des inquiétudes ou à des espoirs... mais pré-textes également, et plus précis : la « matière d'Angleterre » en effet, le plus souvent grâce à l'indigène, est connue et en vente libre. Déjà dès la fin du XIX^e siècle : sans oublier les récentes réflexions constitutionnalistes, par exemple du Suisse De Lolme (qui prennent la suite de celles d'un Montesquieu, d'un Raynal, d'un Voltaire même), sans négliger les comparaisons méchantes

(7) *Des révolutions*, op. cit., p. 255 sqq.

d'un Burke, — ou encore le lien trinitaire (l'Amérique étant incluse) et d'esprit centenaire (de W. Penn à T. Paine) où l'auteur des *Rights of Man* (né des *Birthrights* des Niveleurs) vient répondre à l'appel des *Droits de l'homme* et de nos électeurs —, voici, plus détaillé, un « Janus bifrons » : d'abord le récit sceptique et « événementiel » de D. Hume (sans cesse édité, traduit) avec ses aimables résumés ou continuations, d'un Goldsmith (transposé par le ménage Brissot) ou d'un Smollett ; et, en vis-à-vis, l'apologie républicaine de Mrs Catherine Macaulay-Graham, qui sera traduite sous l'égide (posthume) de Mirabeau : or Guizot les a tous connus, et surtout ces deux derniers (8).

Mieux, de 1806 à 1815, l'Anglais revient sans cesse sur son propre passé et va le lui offrir. D'abord documentairement : citons, parmi d'autres, les précisions de la *Parliamentary history* à partir de 1806, et, à l'autre bout, les *State trials* (1816 sqq., dont le procès du niveleur Lilburne) : entre les deux, de multiples pièces, autrement fugitives : rééditions du *Harleian Miscellany* (lui-même reproduisant au XVIII^e siècle des textes révolutionnaires), recueil *Cromwelliana* (1810), anthologies de tracts : les *Somers Tracts* (autre réédition due à W. Scott, futur romancier), et ceux de F. Maseres en 1815 (où Guizot puisera) ; sans oublier une vie politique de Milton par le whig Symmons — ou encore une première version des *Mémoires* retrouvés de Jacques II : et j'en passe.

Du document de base on passe à l'Histoire élaborée : en sa préface du premier tome de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, Guizot reconnaîtra d'ailleurs ces premiers emprunts (de Hume à Brodie, Laing, etc.), auxquels il faudrait ajouter — en concomitance de parution mais utilisés à leur tour, immédiatement, ou plus tard — plusieurs tomes de la *History of England* du catholique Lingard (1819-1830), la spécifique *History of the Commonwealth* du radical assagi Godwin (1824-28), et, bien entendu, ce *Hallam* (1827) dont il traduira presque d'urgence la *Constitutional History* ; ou encore l'essai fervent du jeune Macaulay sur Milton (1825). Puis s'élaboreront, sous la Monarchie de Juillet (outre l'érudition allemande : von Raumer, 1835) l'œuvre monumentale de Carlyle « éditant » Cromwell (1845), celle de R. Vaughan —, et bien entendu l'histoire à la gloire des whigs de Macaulay (1848). La *Revue Britan-*

(8) Cf. mes deux articles *Le parti politique niveleur et la première révolution anglaise*, in *Revue historique*, 1962 (janvier-mars, avril-juin).

nique (ainsi en mars 1830), tout comme certains articles incisifs du *National*, maintiendront le contact entre les deux cultures. Car le rival français s'impose aussi : son nom est légion, et quelle légion ! Lisons l'extraordinaire Villemain, dont l'*Histoire de Cromwell*, donnée en cours puis publiée en 1819, eut un succès européen ; l'œuvre d'A. Thierry, qu'il s'agisse des articles du *Censeur européen* (dès 1817), plus tard regroupés en *Dix ans d'Etudes Historiques*, ou de son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), dont Guizot prendra en partie le contre-pied en ce qui concerne les conclusions traitant du xvii^e siècle (9) ; puis c'est, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II* du fougueux Carrel, associé de Thierry. Entre-temps (1825) le terne érudit Mazure a traité du fascinant « 1688 ». De Chateaubriand nous parlerons plus loin. A l'aube de la Monarchie de Juillet, ce sont encore des traductions, par exemple du baron de Roujoux associé à Nodier ou des rééditions (Goldsmith) ; plus tard, quand Guizot va tomber, est tombé, les biographies cromwelliennes de P. Chasles (1847 ; et cf. sa *Révolution d'Angleterre* : 1844) et de Merle d'Aubigné (1846-1848), les réflexions « anticommunistes » ou théoriciennes d'écrivains autour de 1848 (Reybaud, Sudre), les attaques de Marx (10), annonceront les essais de 1849-1851 et les derniers volumes de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1854-56). Tout cela, Guizot l'a connu, plus en rival d'ailleurs qu'en emprunteur.

Car, la suite le montrera, son œuvre anglaise est née également d'un souci plus général de rénovation de la méthodologie historique : la chose est évidente à l'égard de Villemain, dont la séquence biographique ne le convainc pas, comme à l'égard de Thierry dont le romantisme lyrique et les extrapolations diachroniques lui paraissent plus proches du W. Scott d'*Ivanhoe* ou de l'esprit de système que de l'authenticité vérifiée. Elle l'est non moins, quoique plus discrète, à l'égard de Sismondi, historien des Républiques italiennes, dont la philosophie idéaliste teintée de contrat social le laisse, comme on dit, allergique, et même de son ami Barante dont l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* témoigne, à travers le narratif, d'un aimable chaos dont s'offusque

(9) A tort d'ailleurs semble-t-il. Les études récentes (notamment celles du professeur C. Hill d'Oxford) confirment les hypothèses de Thierry.

(10) Sur l'historiographie marxiste de la révolution anglaise, cf. article (*supra*, n. 8), p. 110 et 111 et notes.

un peu son souci des lois de l'histoire (11). Bref, l'Angleterre du passé lui offrait un champ, sinon libre, du moins d'autant plus disponible qu'ayant été jusqu'ici abordé, il avait été précisément mal abordé.

C L'Engagement littéraire, protestant, politique de Guizot

A vrai dire, Guizot avait tôt entrevu l'historiographie anglaise : l'on sait que dès 1807 Suard l'avait mis sur la piste de Gibbon, qu'il avait alors traduit et commenté (1812), quitte à ignorer beaucoup des notes intéressantes de l'original (12). Or ce Gibbon offrait une philosophie, — certes différente de la vue providentielle chrétienne —, mais tout de même une interprétation de l'histoire, en un tout autre domaine il est vrai. Déjà s'amorçait en tout cas cet intérêt de Guizot pour une optique philosophique et morale —, qui, de Lessing à Herder (*Les Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* intéresseront aussi cet autre protestant, libéral et germaniste que fut Quinet) et W. von Humboldt, sans oublier Vico, ne relâchera pas son emprise sur lui. Plus tard, on l'a vu, Hallam répondra à ses soucis de libéral des années 1820-1828. Entre temps c'est en 1816 curieusement chez le franco-prussien Ancillon (13), que Guizot, encore traducteur (de son *De la Souveraineté*), trouva la première définition de la conscience et de la cohésion politiques anglaises. Et ne faut-il pas y ajouter — curieusement — Shakespeare, dont la production qu'il connut très tôt (s'il ne l'introduit, en traduction, que plus tard, en 1822) le ramène à cette interprétation historique, dont l'auteur du *Roi Jean*, de *Richard II*, d'*Henri IV*, *V*, *VI*, de *Richard III* s'était fait l'écho, et où le mythe de l'ordre, — et des « ordres » — des Tudor, veut exorciser les anciennes guerres civiles.

Un autre facteur qui a pu jouer est l'influence ultérieure de Chateaubriand. L'ancien exilé, l'auteur de l'*Essai sur*

(11) Sur Sismondi et sur Barante v. notamment Reizov, *op. cit.*, chap. II et chap. V : « L'école narrative. Prosper de Barante. » Egalement les études du Colloque Sismondi, tenu en septembre 1973 à Genève.

(12) Cf. BARIDON (M) : *Une lettre inédite d'E. Gibbon à J.B.A. Suard in Etudes anglaises*, janvier-mars 1971, notamment p. 87 sur Guizot.

(13) Ancillon avait déjà publié un *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du XV^e siècle* (Berlin, 1803) fort critique à l'égard de l'Angleterre de 1647, où l'armée du New Model est traitée d'« espèce de république ambulante ».

les Révolutions (republié après la Restauration), y avait situé, sans faveur, la crise régicide de 1649 parmi d'autres : son étude des *Quatre Stuarts* en 1826 (réédition séparée en 1828, etc.) montre son obsession pour cette évolution dynastique. Paradoxalement c'est le catholique qui se passionne ici pour les protestants : nous avons montré ailleurs (14) qu'en 1824 et 1827, lors des polémiques sur la liberté de la presse, il utilisera l'*Areopagitica* de Milton de 1644 : lui aussi était opposant à ses heures. Plus tard, il préfacera sa noble traduction du *Paradis Perdu*, d'un *Essai sur la littérature anglaise* (1836) : les deux révolutions de France et d'Angleterre y sont longuement et systématiquement comparées ; le protestant républicain et le catholique se disant monarchiste « selon la Charte » y unissent explicitement leur gloire. Or il n'est guère douteux que Guizot voulut aussi confirmer ses vues en face de pareille annexion, et poursuivre ainsi, plus complètement, l'analyse de la révolution anglaise, surtout en ce qui concerne les volumes traitant de la République.

Car, après tout, Guizot était protestant ; or depuis son xvii^e siècle l'Angleterre assume pour le huguenot un rôle ambigu : celui d'une grande puissance protectrice ; certes, du régicide (depuis le temps des Du Moulin et de Saumaise) on s'était dédouané soigneusement, par ce loyalisme monarchique dont Mazarin se félicitait cyniquement aux jours de la Fronde ; mais ce loyalisme était mort à son tour en quelques mois, tué par la Révocation de 1685, par delà les soupirs d'une France désolée ; décès en étant scellé sur le champ de bataille de La Boyne, puis vengé au travers des multiples publications « orangistes » ou « whigs » du Refuge protestant, entre 1700 et 1750. Guizot ne pouvait l'oublier. Mais cette Angleterre du « non-conformisme » puritain et parlementaire de 1640 avait aussi été très vite, dès 1649-1650, une Angleterre aspirant à un « settlement » (15) politique (qui intégrerait l'acquis, mais refuserait les conflits nés d'excès radicaux) ; et cela pour, après la mort du Protecteur, rechercher, trente ans plus tard, un autre protecteur, plus constitutionnel et bourgeois : dialectique exemplaire dont un jeune calviniste, éduqué en

(14) In introduction à la traduction (édition bilingue) de Milton ; *Pour la liberté de la presse sans autorisation ni censure (Areopagitica)* (Paris, Aubier-Flammarion, 1956 et revue 1969), pp. 99-100.

(15) Le mot — et la hantise — sont choses courantes aux xvii^e siècle : cf. Aylmer (G. E.), éd. : *The Interregnum : the quest for settlement (1646-1660)*, Londres, 1972.

partie au surplus en cette Suisse (16) qui fut le relais de toutes les pensées « whigs » au XVIII^e siècle, ne pouvait rester inconscient.

En outre, à cela s'associaient au moins quatre coïncidences personnelles étranges, comme autant de signes d'élection, de vocation historique :

- celle du voyage de Gand, où — tel Monk — le jeune Guizot avait tenté de libérer son futur roi de l'hypothèque conservatrice : le reproche lui en fut assez fait pour qu'il eût conscience de l'évidente analogie — même géographique — entre ce rendez-vous et le Breda des Provinces-Unies, d'où Charles II... avait rédigé un engagement (non tenu) après semblable conviction ;
- celle — commune à tous les Français mais où il eut un rôle digne des whigs de 1688/1889 —, où il contribua à l'appel — libérateur — d'une « dynastie latérale », selon le parallélisme rappelé plus haut ;
- celle de ce 1848-1849 qui reproduisait la crise républicaine et niveleuse, et où, exilé (tel un Clarendon, ou un Hollis), il reprenait calmement son Histoire interrompue à même date, vingt-trois ans ou deux siècles plus tôt (1826-1827/1849 et 1649/1849).
- celle de 1851, où il pressentit la quête des Français pour un Cromwell et un Monk — en attendant de voir surgir un Morny et un Bonaparte...

Plus personnellement enfin, notons cet aspect, parfois négligé : Guizot est le fils d'une victime — libérale — de notre Révolution : pas plus que son père, il ne la renie, mais il l'a connue meurtrière : d'où cette fascination, vraie « catharsis » ou « purgation » d'un souvenir qu'exerce pour lui l'autre révolution, protestante, — qui, elle aussi, « exécuta » un roi, mais peu d'autres avec lui : et qu'il voit bientôt sinon en ses méthodes, du moins, à long terme, en ses résultats, comme plus exemplaire que son homologue de France. Vision critique certes, mais ainsi marquée dans son subconscient de l'enfant de 1794 (qui désormais oscillera entre trois femmes, en quête implicite du père). Un puritain, même français et austère, a un cœur : ce cœur tôt fut atteint par la deuxième révolution régicide : à travers la première Guizot avait donc comme un compte à régler avec elle : d'actif et de passif ; un transfert, en tous sens du terme.

(16) Notons par exemple les documents regroupés et commentés à Berne, par Urz (H.), *Die Hollis-Sammlung in Bern*, (Berne, 1959).

II. — LES TEXTES : ÉTAPES ET MESSAGES

A Avant et autour de l'œuvre anglaise

Nous avons noté l'influence d'Ancillon en 1816. Mais de 1814 à 1820, déjà percent, très clairsemées, des intuitions anglaises chez le jeune « Doctrinaire ». Si deux brochures sur la liberté de la presse ignorent la grande tradition née de Milton (alors que Royer-Collard et Chateaubriand en useront), une allusion de lui, rédigeant pour son ministre, de Montesquiou, rappelle tôt le rôle de l'oligarchie anglaise, mais contemporaine, et, il est vrai, sans grande aménité... ; simultanément il va vanter le concept d'*esprit public*, s'abstenant toutefois de relier cette idée, — anglaise —, explicitement à ses origines. Il est vrai que la philosophie spiritualiste écossaise de Reid qui alors le séduit, tout comme le jeune Michelet, ou comme V. Cousin (cours de 1819), était, par son appel au juste milieu et au sens commun, manifestement trop « courte » pour s'intégrer aux feux embrasés de 1640-1660 ! Responsabilité politique, puis lutte politique concrète, certes imposent l'exemple de l'Angleterre : mais le *Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* de 1816, même s'il mentionne un Selden ou un Hyde, reste d'un constitutionalisme trop promoteur de prudence contre les extrêmes, pour se risquer aux comparaisons systématiques ; souvent Guizot n'enregistre donc que des différences, ne permettant guère d'appliquer à la France d'après la Révolution les principes du parlementarisme, d'ailleurs équivoque, de l'Angleterre (17).

Mais avec le départ de Decazes, suivi du retour à l'activité universitaire, en fin 1820, la leçon de la tradition biséculaire anglaise va porter : notons qu'une brochure de Frisell — Anglais résidant en France — évoquait alors (1820), non sans réalisme, la constitution politique et sociale de l'Angleterre. C'est donc presque un parlementaire de 1628 ou de 1640 qui publie en 1820 son *Du gouvernement de la France depuis la Restauration et du ministère actuel*, — puis en 1821 son *Des moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* ; l'actualité y annonce l'orage. A l'occasion, dans le premier texte, Guizot recherche en l'histoire d'Angleterre « d'importantes révélations », y étudie les ministères de réaction de Charles II et en contre-

(17) Guizot pense alors surtout à l'Angleterre contemporaine, celle par exemple que décrit l'historien français Halévy pour l'année 1815 (Paris 1912).

partie le rôle des bourgeois libéraux et commerçants : c'était un peu revenir aux *Lettres anglaises* du jeune Voltaire ! Dans le second, l'allusion à l'élan constitutionnel du xvii^e siècle anglais devient claire, — car en ce pays la liberté est « une puissance réelle qui garantit toutes choses, et non un mot terrible qui ébranle tout ». Guizot y cite encore Clarendon, qui fut homme d'Etat royaliste et historien, et, clairement assimilant deux moments de deux histoires, réclame pour l'opposition la sauvegarde d'intérêts aussi légaux que ceux du pouvoir. D'autres brochures plus topiques accrochent au passage l'exemple passé. Ainsi, *Des conspirations et de la justice politique* (1821) évoque le procès de A. Sidney (18), et la politique réactionnaire de la restauration de 1660. Celle traitant *De la peine de mort en matière politique* (1822) revient sur la répression sous Charles II...

Quant à son activité universitaire, elle s'incarne, d'abord, en ces deux séries de cours publics, de 1820/1821 et 1821/1822. Or les références anglaises sont nombreuses dès le premier ; et c'est en l'Angleterre du xvii^e siècle qu'il rencontre, à l'occasion, comme un organigramme d'une solution aux problèmes d'une Restauration française venue buter, ou se buter, sur la réaction. Le cours de 1821/1822 utilise donc fréquemment (1^{re}, 4^e, 7^e leçons) l'exemple d'outre-Manche pour marquer « l'illégitimité de tout pouvoir absolu » et opposer à l'aristocratie, qui est de fait, le gouvernement représentatif, qui est de droit : *L'Histoire... du gouvernement représentatif*, née de ces leçons, s'inspirait même par trop de pareil exemple... Le 12 octobre 1822 Guizot avait été révoqué. C'est alors, à cette date, que fut, il le dit dans ses *Mémoires*, prise la grande décision (19).

Désormais tout en découle —, que son sujet soit ou non directement centré sur l'Angleterre. Ainsi en ses *Essais sur l'histoire de France* de 1823, le sixième s'intitule : « Des causes de l'établissement du gouvernement représentatif en Angleterre ». Dans sa traduction de Hallam, la préface traduit sa volonté de « reconstruire l'édifice » de ce passé anglais. Enfin dans *l'Histoire générale de la civi-*

(18) Adversaire de Charles II, considéré comme républicain, et dont les écrits furent connus en traduction sous notre révolution française. Sur ces divers écrits, cf. aussi REBOUL (P.), *op. cit.*, p. 289, 599.

(19) « Ce fut à cette époque que je m'adonnai sérieusement à l'étude de l'Angleterre ; de ses institutions et des longues luttes qui les ont fondées », in *Mémoires*, I, p. 318.

lisation en Europe (*Cours d'Histoire moderne*) à partir de 1828, le modèle et le contraste resteront pour lui des outils d'éducation : c'est ainsi qu'en sa treizième leçon, il traitera de la révolution anglaise, opposant deux nations, l'Angleterre unie mais pratique, la France divisée mais théorique. Mais le meilleur de son œuvre anglaise n'était pas là...

B *Sous la Restauration un « opposant » (1823-27)*

a) La Collection des Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre.

Revenons à 1822 : Guizot, pour six ans écarté de sa chaire, se consacre donc à l'Angleterre —, par vocation, peut-être aussi d'ailleurs par harmonie avec l'instinct de l'époque. La duchesse de Broglie écrivant à Barante rappelle comment furent d'abord bien reçus, donc se vendirent bien, les *Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* (1823-1825) : à vrai dire cette collection au premier abord apparaît peu organisée, un peu inégale et parfois dépendante de publications anglaises récentes : mais ses vingt-six volumes en treize livraisons, centrées pour la plupart sur la crise de 1640-1660 (les mémoires de H. Clarendon, de Burnet, de Jacques II font, en partie, exception, et prolongent le débat), révèlent une conception toute protestante du *Quelle-Forschung* : celle du témoignage ; ce sont des témoins qui parlent, et de divers bords, et qui se feraient parfois égorger : des royalistes (Warwick, Clarendon), ou Charles I^{er} en son procès, puis en son *Eikon Basilike* objet de controverses, enfin son fils en fuite après Worcester ; des conservateurs du Long Parlement (ainsi Hollis), ou même son historien (T. May) ; des généraux (libéraux, tel Fairfax) ; des puritains parlementaires du centre gauche (les célèbres mémoires de Mrs Hutchinson), des républicains avancés tel le grand Ludlow (futur exilé de Vevey) qui rompit avec Cromwell ; et même voici, en un appendice, *the agitator in chief*, le chef radical Lilburne. Les traductions ne semblent pas être directement de Guizot (20), encore qu'il les ait probablement revues ; préfaces et notices sont de lui, explicatives, à peine polémiques. En moins de trois ans, une considérable bibliothèque, encore fort utile en 1975, apporte comme autant de clichés de famille révo-

(20) Traduits « par une société de gens de lettres », dit — poliment — Quérard.

lutionnaire ; comme autant d'actes d'apôtres en conflit, sinon d'évangiles divers : et combien d'explosifs virtuellement amorcés...

b) L'Histoire de la Révolution d'Angleterre (première partie).

Mais c'est évidemment l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, ou plutôt les deux volumes constituant la première de trois parties, de 1826-1827 (*De l'avènement de Charles I^{er} à sa mort, ou Charles I^{er} et la Révolution*), qui apportent le début du grand œuvre : la brève préface, se situant en un contexte européen et animée de fierté originale mais qui admet ses sources, est datée d'avril 1826. Plus tard sera interpolé un essai plus critique de 1850, dont nous reparlerons. Mais en 1826 Guizot, quoique prudent, est un novateur ; écoutons-le donc.

Deux chapitres initiaux rappellent les causes du drame : combats parlementaires dès l'avènement de Charles, et « Pétition des Droits » ; puis « tyrannie civile et religieuse », développement d'une opposition entre cour inapte et ambitieuse bourgeoisie puritaine. Ce prélude est certes aujourd'hui d'ordre classique, mais il était alors pour la première fois classé, et ordonné. On note toutefois que l'auteur ne remonte guère à la naissance dynastique de 1603, ni aux amples crises initiales, religieuses, économiques et idéologiques (théories absolutistes, puritanisme et capitalisme).

Puis voici, par années ou couples d'années, la séquence révolutionnaire décrite de façon cinématique, ou plutôt panoramique : là encore pour la première fois est dessiné le jeu — et l'enjeu — d'un conflit à deux, puis à trois, à quatre ; voici le Roi défiant son Parlement, les débuts de la guerre civile, les hésitations parlementaires et l'ambition des « presbytériens » ; la montée avec Cromwell du parti des Indépendants, cette active minorité de centre-gauche, dont le chef réorganise l'armée en un *New Model* victorieux ; les machinations, déplacements et vicissitudes du souverain ; la grande crise de 1647, où la poussée radicale dans l'Armée, en liaison avec le mouvement civil Niveleur (« citoyens ou soldats, visionnaires ou démagogues ») n'aboutit qu'à la reprise en main de l'outil par Cromwell ; puis c'est l'évolution politicienne vers la deuxième guerre civile, l'hostilité croissante envers Charles, l'épuration toute militaire du centre-droit presbytérien suivie du procès et de la mort de l'Oint du Seigneur ; d'où la République, s'ouvrant ainsi : « l'an premier de la liberté restaurée par la bénédiction de Dieu... » ; mais ce sont aussi les derniers

mots du livre... S'y ajoutent quelques documents en appendice, et de fréquentes notes critiques.

Certes nous avons depuis Guizot approfondi les rapports (souvent de camouflage réciproque) entre religieux et politique, et le rôle des rivalités ou transferts économiques ; mais cette force visuelle, parfois visionnaire, — ce contrôle d'épisodes pittoresques impitoyablement ressoudés en leur logique, établissent la base sur laquelle plus tard construiront tous les historiens. A la fin du siècle, l'érudit Gardiner n'y ajoutera pas grand chose, sinon un émiettement de détails cachant parfois la forêt au profit de futaies secondaires ; or c'est bien une forêt qui, telle celle de *Macbeth*, montait lentement à l'assaut de la Monarchie absolue.

Guizot allait pourtant s'arrêter là. Soit que cette première étude lui semblât, — en dépit de, ou à cause de sa fin abrupte, particulièrement topique ou instructive —, soit que la critique de la République lui parût demander plus mûre réflexion ; soit que la traduction de Hallam ait déplacé ses intérêts vers le théorique ; soit encore que la mort de Mme Guizot, la direction de la *Revue française*, la reprise de ses cours devant un public plus associé à l'histoire de la France, ou encore que le remariage et finalement l'ambition politique, aient tous alors joué leur rôle chez cet homme de quarante ans : d'autant plus que de son élection de janvier aux journées de juillet, Guizot sentait bientôt venir l'*application* concrète, in situ, de ce qu'il venait précisément de décrire : 1640 approchait pour lui, même si plus tard il eût préféré n'y voir que 1688, et si 1649 lui parut déplorable. Guizot à l'orée de 1830, c'est encore la lutte contre la « prérogative » de l'absolutisme.

C Sous la Monarchie de Juillet

Après 1830 le ministre a-t-il remplacé, voire renié, l'écrivain ? Un sujet en tout cas l'avait toujours obsédé : dans la *Revue française* paraît en 1837 son étude sur *Monk*, à laquelle correspond d'ailleurs une traduction anglaise annotée (1838). Ce général de l'armée d'Ecosse qui avait réintroduit la monarchie finit anobli par Charles II, on le sait ; mais déjà cette fascination exercée par une telle habileté manœuvrière et sa conclusion trahit en Guizot le virage politique qu'entraînait son inquiétude de désordres sous la Monarchie, pour lui suffisamment renouée désormais.

De même son étude sur *Washington* de 1841 — ce sujet américain l'intéresse depuis 1828 — confirme cette considération nouvelle portée au « héros » politique, et révèle

cette prétention discrète à vouloir être l'homme d'Etat raisonnable tirant d'une autre révolution (« à l'anglaise » à sa façon) tous les éléments d'une stabilisation sociale. Les contacts que lui apporteront l'ambassade de Londres, et plus généralement la politique étrangère, ne feront que confirmer cette évolution. A propos de Hallam, d'Aberdeen et plus tard en 1857 de Peel (21) les preuves d'une sympathie libérale pour un nouveau type de conservateur se multiplient chez lui.

Mais ce que Guizot perd en feu révolutionnaire, il le retrouve aussi en conscience du rôle que joue — donc qu'a joué — l'Angleterre : en historien dont la valeur est reconnue des deux côtés de la Manche, il fait donc rééditer son œuvre de 1825-1826, traduite en anglais d'ailleurs et éditée à Oxford en 1838 (puis en 1846, en 1856). Une deuxième édition française viendra en 1841, dont l'avertissement annonce deux continuations, encore à venir : la première sur la République et son échec final ; et l'autre sur l'évolution, de 1660 à 1688, qui ferait finalement que l'Angleterre « ferme la carrière des révolutions pour entrer dans celle de la liberté » : formule typique ! L'ouvrage sera encore réédité, par exemple en 1845. Désormais, encore en 1850, à Paris et Bruxelles et jusqu'aux éditions complètes du Second Empire (à partir de 1854-1856), — Guizot maintiendra cette diffusion de sa première grande fresque, où pourtant l'ancien auteur diverge à l'évidence du nouveau politicien, car on le dirait échangeant, sur le terrain français, le rôle d'Eliot, de Hampden ou de Pym pour celui, sinon de Strafford, du moins de quelque presbytérien conservateur de 1645 récusant, refusant « anarchie, athéisme et anabaptisme » (22).

En ces dix-huit années, où la vraie pensée révolutionnaire se développe vers le social, et souvent dans le clandestin, le caractère typologique du xvii^e siècle anglais s'estompait d'ailleurs : je n'en veux pour preuve que l'annexion, presque scandaleuse (quand on connaît la suite...) qu'en fit en 1841 depuis le Fort de Ham le prince Napoléon, se proposant comme un Guillaume libérateur de 1688, à l'encontre d'un Louis-Philippe « Stuartisé » : curieux retour des

(21) Peel fit en effet l'objet d'un écrit spécial de Guizot. Par contre, Guizot ne comprenait guère Palmerston.

(22) Les trois « A » que dénonçaient les presbytériens dans les années 1643-1649. Depuis Elisabeth Tudor, « anabaptistes » signifie « communistes », tant le souvenir terrible de Jean (dit) de Leyde est resté alors dans les esprits.

choses (23). Et dans le même temps le futur romancier Thackeray, grand connaisseur de Paris, rédigeait un « burlesque » intitulé « la prochaine révolution française, 1884 » où un Louis-Philippe très vieilli, aux Tuileries, résistait (caché sous la table) aux assauts, se neutralisant réciproquement, des Bourbons, des Bonapartistes et des Républicains (24). De ces deux fantaisies, Guizot, ce libéral sérieux devenu sérieux conservateur, n'eût pu que se scandaliser, — doublement.

D *La crise et l'intervalle 1848-1852* (ou l'Histoire se répète-t-elle ?)

a) Brompton et la suite

Vaincu par une révolution étrangement proche de celle dont, juste deux siècles auparavant, avaient rêvé les « niveleurs » d'Angleterre, c'est à une autre Angleterre que le politicien déchu vient demander asile. Et c'est l'ironie de l'Histoire, arrachant l'historien à la politique, pour avoir mal appliqué ses propres leçons, de le renvoyer à son premier travail. En ce bref, mais capital, séjour (mars 1848-juillet 1849), les contacts humains et érudits sont repris : nous en avons maints témoignages, dont celui de Macaulay. Une ombre, il est vrai, plane sur cette venue, celle d'un autre historien, non moins contre-révolutionnaire mais amoureux aussi des révolutions, de France et d'Angleterre : Carlyle, qui va lancer ses *Latter-Day pamphlets*, et qui — lui — n'a pas oublié la révolte avortée « chartiste » de son pays, a, en effet, déjà exalté le « culte des héros », de Luther à Cromwell précisément ; or il vient, dans son admirable édition de 1845 des *Letters and Speeches of O. Cromwell*, d'exprimer — à travers un permanent commentaire, sardonique et allusif — sa double critique, à l'égard de « l'esprit de vertige »... de « brasseurs, gueux et manants » du xvii^e siècle (pour reprendre les termes du Dumas de *Vingt ans après*, écrivant à même date) comme à l'égard des hommes de bien, nantis ou parlementaires, que méprisait le Général, bientôt mué en Protecteur. Bref notre calviniste britannique, à la fois médiéval, et nietzschéen par son admiration de l'ordre et du fait accompli, par sa double dénon-

(23) In *Des Révolutions d'Angleterre...*, *op. cit.*, p. 358 sqq.

(24) Thackeray, qui avait vécu à Paris, regroupa ce texte avec d'autres dans son recueil des *Burlesques*. Il fut d'ailleurs traduit en français par J. G. Tollemache Sinclair... en 1884.

ciation de Mammon et de l'anarchie, offre un étrange contraste avec le réformé venu de France... (25).

Il est donc fascinant de voir Guizot bientôt reprendre ce sujet historique. Il ne l'est pas moins de le voir, comme Carlyle encore, s'adonner d'abord un temps à la lutte pamphlétaire sous le couvert de l'histoire, au travers de trois appels dont le premier, plus français d'objet, est rédigé sur sol anglais —, et les deux suivants, plus anglais, sont élaborés sur sol français : en une navette et un aller-et-retour mental entre les deux pays dont la vie de Guizot est comme un symbole : il l'a avoué lui-même.

b) Trois appels

On lira d'abord *De la démocratie en France*, qui est de janvier 1849 : l'allusion nationale est évidente dès ce titre, mais elle est aussi un instant double ! « Le XVII^e [siècle] en Angleterre [a eu ses] socialistes et communistes, pensant, parlant et agissant comme ceux de nos jours ». Le texte fut connu à Paris, à Bruxelles et jusqu'à New York : en plus d'une version anglaise, il en eut une en langue portugaise : du Brésil de Guizot au Portugal de notre temps, quel intérêt, négatif ou positif suivant nos goûts, n'aurait-il pas encore ?

Vient ensuite le très long essai intitulé *Pourquoi la Révolution d'Angleterre a-t-elle réussi*, ou *Discours sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre*. Il est daté du tout début de 1850 et eut sa traduction « autorisée » aussitôt en anglais. (Mrs Austin, 1850). Ensuite joint — pour correctif ? — au texte de 1826-1827, dont il est, en un sens, le résumé et la suite, il apparaîtra bientôt en préface de l'édition des deux ou des trois parties de *l'Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1625 à 1649 ; 1649 à 1658 ; 1658 à 1660), et sera encore réédité beaucoup plus tard, à part. Ce petit livre, d'une langue dense et ferme, est comme une mise au point de la vision globale de la révolution du XVII^e siècle : sources religieuses de la crise, politique négative du roi, débats, et guerre, fanatisme démocratique des sectaires (26), ambi-

(25) L'œuvre de Carlyle, centrée sur Cromwell, couvre pratiquement la même période que *l'Histoire* de Guizot, jusqu'à la mort du Protecteur. La meilleure présentation est la réédition de Lomas et Firth (Londres, 1904).

(26) Le terme « sectarian », qui définit le « puritain de gauche », se refusant généralement à l'Eglise d'Etat (« by law established »), puis à ses héritières, les Eglises du « Presbytère » (comme l'omdisait au temps de Mazarin), est facilement applicable aux radicaux politiques du genre « leveller » (niveleur).

guîtés du procès royal, radicalisme social, controverses pamphlétaires (là, une allusion à la censure tôt dénoncée par Milton, et à la célèbre démission de Mabbott en 1649), liberté religieuse mais tyrannie judiciaire, politique étrangère et problèmes intérieurs du despotisme cromwellien, chaos (sous Richard), Monk et Restauration. A ce stade Guizot renvoyait dos à dos ces deux erreurs redoutables que sont l'esprit de révolution et l'esprit de réaction. Il notait équitablement le triple acquis des vingt ans passés (la monarchie s'exerçant « in Parliament », la prépondérance des Communes, le Protestantisme triomphant), mais, désabusé, il critiquait la « servilité vénale » de Charles II puis « l'esprit étroit et stérile » de Jacques II ; il contemplait les conceptions de Clarendon, la triste « Cabal » (ministère), l'évolution vers Tories et Whigs (et transposait admirablement le « trimmer » Halifax en... « modéré flottant »), le règne brutal, absurde de Jacques ; mais ce dernier règne menait à une *bonne* révolution, celle de 1688/1889 (faite par les « hommes d'ordre et de gouvernement ») dont Guizot notait la portée à la fois immédiate et universelle. Une rapide transition historique menait à un parallèle avec la Révolution américaine, puis à une étude en triptyque sur Cromwell, Washington et Guillaume III : tous trois admirés, mais le premier critiqué pour n'avoir pas su maîtriser sa révolution...

De ce long panorama, on tirait l'évidente conclusion que les révolutions étant parfois dans la nature des choses morales ou politiques et les conflits sociaux — voire « de classes » — étant inévitables, le gouvernement de la bourgeoisie devait en digérer le positif libéral à son bénéfice... Que n'avait-il lui-même compris cela à temps ?

Ce *Discours*, quoique trahissant une relative incohérence structurelle, mais scandée de formules faisant mouche, eut une grande influence : un an plus tard il relançait le vieux parallèle de 1830/1688, qu'exprimait Maxime de Choiseul-Daillecourt dans son *Parallèle historique des révolutions d'Angleterre et de France sous Jacques II et Charles X* (27). Bientôt la *Revue d'Edimbourg* allait donner un compte rendu du *Discours*. Mais surtout il s'inscrivait en France dans la polémique immédiate : dès le 4 février 1850, Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*) commentait cette « leçon [qui]... s'adresse à la démocratie », cet écrit « de main de

(27) Des fragments, in *Des révolutions d'Angleterre*, op. cit., p. 23 sqq.

maître mais aussi d'un ton de maître » ; mais il notait que la conclusion de Guizot (« L'esprit révolutionnaire est fatal aux grandeurs qu'il élève comme à celles qu'il renverse ») « pour vraie [qu'elle soit] dans sa généralité, est parfaitement vague et stérile » — et il soulignait le caractère implicitement hautain (on n'ose dire pontifiant !) des explications de l'austère calviniste...

Un mois plus tard, dans un compte rendu de la *Neue Rheinische Zeitung* (N° 2, mars 1850) un jeune allemand, K. Marx, se déchainait contre Herr Guizot, non sans intelligence : il opposait à la pseudo religiosité anglaise exaltée par le Français le fait que la libre-pensée y allait prendre cependant naissance ; et surtout il rappelait que la glorieuse révolution était en fait une victoire bourgeoise, économique, et dès lors, politique : « M. Guizot estime superflu de mentionner que la subordination de la Royauté au Parlement consistait en sa subordination au gouvernement d'une classe : ce qui lui permet de ne pas entrer dans les détails sur la façon dont cette classe acquit ce pouvoir qui lui était nécessaire pour faire enfin de la Couronne sa servante », etc. C'était le début d'une critique marxiste — qu'ont poursuivie depuis les historiens soviétiques, et beaucoup d'autres (28).

Enfin, daté du 30 juillet 1852, — donc à un moment où notre destin vacille —, voici un tiré à part de quarante-quatre pages, une « bonne feuille » parue dans la *Revue contemporaine* qui d'une part s'harmonise au contexte politique, d'autre part annonce la reprise du grand œuvre historique : il s'agit de *Cromwell sera-t-il roi ?*, avec ce sous-titre : « *Fragment de l'histoire inédite de la République d'Angleterre et de Cromwell* » : s'y agitaient des personnages fort proches de nos républicains, de 48 au Coup d'Etat : Ludlow, Harrison, Whitelocke ; et cette longue hésitation du printemps 1657... : « on discutait [...] question vaine : Cromwell l'a résolue lui-même en refusant d'être roi ». Après le Coup d'Etat le Prince-Président, lui, ne refusera pas !

c) Deux reprises

A ces trois essais s'ajoutent deux reprises, qui montrent à quel point Guizot, d'apparence retraité politiquement, le

(28) Notamment la critique anglaise actuelle sous la direction du célèbre historien de Balliol, C. Hill : quoiqu'il s'agisse d'un marxisme singulièrement ouvert et libéral...

plus souvent au Val-Richer, suivait l'événement et faisait encore flèche de tout bois.

En effet l'étude sur *Monk* est republiée en livre en octobre 1850 : peut-être aurait-il fallu replacer ce texte — dûment complété d'un nombre considérable de dépêches (entre Bourdeaux et Mazarin) —, après le *Discours* du début de 1850 : car il suffit d'en parcourir la préface, et aussi d'en noter ce sous-titre : « Chute de la République et rétablissement de la Monarchie en Angleterre en 1660 » ; et l'épigraphe : *Victor sine sanguine...*

L'autre reprise est de mars 1851 : sous l'intitulé *Etudes Biographiques* (plus tard : *Portraits politiques des hommes des différents partis*), voici que resurgissent, après un quart de siècle, les introductions de la plupart des « documents » de 1825-1827 (29) : est-ce simplement fierté d'auteur ? Je ne le crois pas, car le choix, caractéristique, tourne autour du problème de la République et de la Démocratie, à propos de personnalités de bords divers mais ayant en commun un souci constitutionnel : ainsi Hollis, Fairfax (qui pourrait rimer avec Cavaignac), Ludlow, Mrs Hutchinson ; et même, ancien appendice devenu essai à part entière, une étude sur le niveleur Lilburne légèrement modifiée et amplifiée mais dans l'ensemble objective, même sympathique : offrant — à cette date ! — les récits de ses vicissitudes contre Cromwell et de son procès fameux, et surtout le remarquable projet constitutionnel radical (« May-Day Agreement of the People ») de ce Louis Blanc, de ce Ledru-Rollin du xvii^e siècle. Emouvante objectivité de son adversaire Guizot, présentant la première grande constitution démocratique d'Occident : n'y notait-on pas, entre autres (en 1649) une considérable extension de la franchise électorale, l'objection de conscience, l'élection des pasteurs, le contrôle de l'armée par le pouvoir civil ; il est vrai que la dernière clause excluait le communisme (30).

Traduite en 1851 en anglais, commentée aux Etats-Unis, cette sélection sera maintes fois rééditée (1852, 1862, 1874) et eut grand succès.

(29) « Malgré la profonde diversité des mœurs, les comparaisons et les applications contemporaines se présentent d'elles-mêmes à chaque pas, quelque soin qu'on prenne de ne pas les chercher » : cette fin de la Préface confirme le comparatisme ou parallélisme implicite de Guizot.

(30) J'ai traduit ce texte in *Annales E. S. C.* (mai-juin 1962), et décrit en détail son odyssée intellectuelle dans *Les Niveleurs, Cromwell et la République*, Paris, Julliard, 1967, p. 239 sqq.

La deuxième République, le Coup d'Etat, semblent avoir eu un effet de catalyse : car après la réaction en chaîne — plus polémique et anti-quarante-huitarde que cohérente — que nous venons de voir c'est la lente remise en route : le train repart, après l'arrêt de 1649.

D'abord viendront les deux volumes de la deuxième partie, intitulée *Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, en 1854, et très tôt commentée (on note un article de S. de Sacy, dès mars).

Guizot a complété ses sources des deux premiers volumes : à T. May, à Whitelocke ou à Rushworth, à Clarendon ou Burnet, à Thurloe et à l'*Encyclopaedia Britannica* viennent s'ajouter désormais d'autres autorités : des emprunts sont faits à Lingard, à Carlyle, aux *State Papers* de Milton, au Journal de la Chambre des Communes. Reprenant une tradition qu'avait inaugurée le whig Fox dans son étude du début du règne de Jacques II, Guizot apporte en confirmation grand nombre de dépêches diplomatiques (anglaises, françaises ou espagnoles).

Le premier volume, qui nous mène à l'expulsion du Long Parlement devenu le *Rump* (1649-avril 1653), est en fait consacré à l'ardente mutation intérieure et extérieure d'une République naissante, hésitante et guerrière, aux abois ou tenue en bride par Cromwell : l'ouvrage s'ouvre presque sur la crise niveleuse de février-juin 1649, — traitée, malgré des transpositions critiques contemporaines souvent violentes, avec beaucoup d'honnêteté. Le récit de l'entrevue de Fairfax avec les deux leaders du nivellement communiste (agraire), en avril 1649, est d'une rigoureuse exactitude, qui contraste avec l'incroyable allusion, chef d'œuvre de truquage historique, qu'y avait faite... Lamartine (déçu, car non élu, en sa gentilhommière de St-Point) en 1850 (31). La description de la campagne d'Irlande, celle

(31) In *Le passé, le présent, l'avenir de la République*, ou *Le Conseiller du Peuple* (1850), où il parle d'une « armée de niveleurs ou de communistes ouvriers et paysans anglais, professant tout ce que professent aujourd'hui les clubs communistes, [qui] s'avancèrent au nombre de quatre cent mille hommes jusqu'aux portes de Londres »... Ces 400 000 étaient en réalité deux paysans suivis de trente à cinquante Squatters ruraux... Lamartine les fait ensuite d'ailleurs s'enfuir « jusqu'aux montagnes d'Ecosse » ! Il y avait là de quoi terroriser le petit peuple du Mâconnais. Mon père, géologue de la Sorbonne, mais qui écrivit des thèses de licence d'histoire sur la presse de la Seconde République en Saône-et-Loire, basées sur un dépouillement presque exhaustif, n'a découvert aucun document

du procès de Lilburne, des événements d'Écosse, des manifestations (à La Haye) contre le régicide, de l'affaire dite de l'Ormée (où, faisant pression sur Mazarin accueillant les fils d'Henriette, Cromwell soutint un temps, en 1651/1652, une fronde bordelaise), les anecdotes (achats inattendus de tableaux du feu roi), les réflexions sur l'angoisse sociale en 1651 (32) et sur la République en général, sont d'une lecture passionnante. Et nous n'y avons pratiquement décelé aucune erreur de fait.

Le deuxième volume (avril 1653-septembre 1658) témoigne d'un jugement peut-être moins précis, Guizot étant partagé entre son intérêt pour le politicien malant ses parlements et son refus du dictateur. Mais l'analyse de l'ambiguïté d'un général politique — jusqu'au refus de la couronne — évoque pour nous bien des échos. La description de l'ambivalent parlement mystique Barebone (Dieu y ayant et sa Droite et sa Gauche...) est judicieuse. Le rôle positif de Cromwell pour la culture est un instant souligné, ainsi que l'importance de son « leadership » protestant (l'affaire des Vaudois). L'orateur parlementaire s'intéresse aux grands discours du Protecteur ; l'homme d'État, lui, s'introduit dans les entretiens houleux opposant ce Consul

aussi scandaleusement polémique et malhonnête. Lamartine pilla, à la fin de sa vie, maladroitement, certains autres textes de Guizot, Chateaubriand.

(32) On citera ces lignes :

« L'esprit d'innovation ne se bornait pas, à cette époque, en Angleterre, aux seules questions de gouvernement et d'ordre politique ; il pénétrait aussi dans l'ordre civil, et sollicitait, dans les lois et la procédure, des réformes où les intérêts quotidiens de toute la population étaient engagés. Beaucoup d'idées fermentaient à cet égard, encore obscures, vagues et incohérentes, mais toujours puissantes par les rudes besoins auxquels elles répondent et les perspectives illimitées qu'elles entr'ouvrent. Il s'agissait d'abolir de lourds impôts, de rendre la justice prompte et peu coûteuse, de simplifier le régime de la propriété, d'alléger le poids des dettes, de lever les entraves qui gênaient l'état des personnes ou les relations communes, de satisfaire, à meilleur marché et avec moins d'embarras, aux nécessités de la vie. Dans les classes élevées et éclairées, soit égoïsme, soit esprit d'ordre et juste intelligence des conditions de l'état social, ces idées obtenaient peu de crédit ; les jurisconsultes surtout les repoussaient obstinément et ralliaient à leur résistance des intérêts nombreux et respectables. Mais au sein des classes inférieures, les niveleurs, les mystiques, les esprits honnêtement rêveurs ou méchamment déréglés, et toute cette portion du peuple en qui se tiennent de si près les sentiments justes et les mauvaises passions, les instincts pratiques et les absurdes chimères, accueillaient avec transport l'espoir de telles réformes et en réclamaient à grands cris l'accomplissement. » p. 301-302 de *La République et Cromwell*, I, (éd. de 1864).

anglais à un Vane ou à un Ludlow républicains. Quant aux complots — et notamment celui de *Killing No Murder* où nous sommes un peu compétents (33) —, ils font l'objet de rapports dignes de Fouché (ou de Thurloe). Bref les deux politiques, intérieure et extérieure, du Protectorat, plus mélangées qu'au tome précédent mais non moins actives, sont pour la première fois analysées par un orfèvre : celui que certains avaient appelé Lord Guizot...

A la réflexion politico-sociale sur la République en lutte contre elle-même et contre autrui, à la méditation sur ce régime présidentiel très renforcé que fut le Protectorat (34), succède en 1856 le récit des volumes V et VI, qui — sous le titre *Histoire du Protectorat de Richard Cromwell et rétablissement des Stuarts* — achèveront l'étude de ces vingt années d'« interregnum ». Désormais ces trois binômes de la révolution seront disponibles ensemble dès 1856 — complétés du fameux *Discours*. Ici, on s'étonne parfois de l'importance donnée à ces deux ans et demi (fin 1658-mai 1660) que confirment pourtant les plus récents travaux de l'érudition américaine (35), anglaise et soviétique : c'est qu'ils couvrent une période exceptionnelle de transition, somme toute assez proche de notre 1848-1851, et dessinent psychologiquement le tableau d'une République expirante : le pays hésite et vit à la fois dans le chaos institutionnel (Richard, Protecteur éphémère, alternance du *Rump Parliament* et de l'Armée) et dans l'intense réflexion politique. En outre le contexte de politique étrangère (nombreuses dépêches, dont une préface souligne la valeur), et, aussi bien, des conspirations et contacts internationaux dignes de notre temps, et le film des ultimes négociations avec le jeune roi, y déroulent une vraie bande d'actualités : il y a là un inévitable émiettement mais que l'auteur finalement rassemble sous l'emprise d'une réflexion centraliste : traitant des partis (républicains, légitimistes...) et des partis pris, — mais aussi de l'inéluctable évolution qui les emporte : comme limaille de fer sous l'aimant, les épisodes se regroupent et le puzzle se reconstitue.

(33) C'est le sujet de notre ouvrage cité plus haut (*Des révolutions d'Angleterre...*) où ce pamphlet sert de lien entre diverses applications du tyrannicide.

(34) Contrairement à certaines affirmations ce ne fut pas une dictature. Le terme « Protecteur » renvoyait d'ailleurs à des périodes de « régence », (comme celle exercée pratiquement sous Edouard VI), il est vrai autoritaire.

(35) On notera, entre autres, par DAVIES (G.), *The Restoration of Charles II* (Oxford, Un. Pr., 1955).

Mais le projet tourne court, que Guizot avait annoncé à plusieurs reprises, encore en 1841 —, et même en 1854 où on envisageait la « chute définitive de cette race royale ». L'immense développement de vingt-huit ans (qu'il avait esquissé dans son *Discours* de début 1850), 1660-1688, menant à cette révolution (de 1688/1689) « qui a réussi », est absent du débat. Les causes de cet arrêt sont peu claires : Guizot est-il las de son effort —, ou n'est-il pas, simplement, devenu plus indifférent aux enjeux politiques, sous un Second Empire qui n'est point encore libéral et dont les critères d'action intérieurs et extérieurs ont tant changé ? Ou pense-t-il que l'œuvre d'un Carrel (après celle d'un Mazure) ou celle, plus récente, d'un Macaulay (que Montégut bientôt traduira), l'ayant précédé, comblent, en partie, cette lacune ?

Il semble plus vraisemblable que Guizot voulut à cette date et à son âge donner priorité dès le début de 1857 à la rédaction de ses *Mémoires*, d'élaboration plus aisée qu'une nouvelle enquête, portant sur un passé lointain, à laquelle il n'était pas préparé, et où les documents étaient (ils le sont encore) plus rares, voire contestables. Il n'en demeure pas moins que notre Guizot « bourgeois » ne put en fait arriver à présenter l'étude sérieuse de la révolution « bourgeoise », « glorieuse » ou « whig », dont il avait toujours fait son idéal et qu'il avait dit prévoir. Dans cette renonciation il peut y avoir un symbole, ou un jugement de cette Providence (à laquelle il croyait), laissant au moins l'écrivain, tel Moïse, à l'entrée de la Terre promise du libéralisme des classes moyennes.

III FORMES D'UNE PENSÉE HISTORIQUE, « A LA FRANÇAISE »

Contrairement à l'usage académique, mieux vaut amorcer tout jugement sur cette œuvre anglaise par une brève étude formelle de l'expression littéraire. Guizot est un admirable commentateur du fait, mariant la force âpre, même noueuse, du témoin cénovol, avec la discussion, qu'elle soit juridique ou qu'elle soit héroïque, selon cette tradition de Normandie qui très tôt l'accueillit ; et associant aussi l'austérité pieuse, voire moralisante, de l'Anglais victorien, à un certain sens, très français, de la logique intellectuelle. L'on pouvait lire dans le *Times Literary Supplement* (du 16 août 1963) cette double définition :

« A Cevenol who became something of a Norman... A French Gladstone. » On ne saurait mieux dire. Il est aussi, par son époque et du fait de l'ambiance des historiens, ses confrères, un romantique pudique, tourmenté certes, mais de classicisme : et fils, en ce sens, et de la Révolution et de l'Empire : mais proche de ce xviii^e siècle anglais dont les ardeurs critiques — de F. Bacon à J. Milton (deux hommes politiques) et de Hobbes à Dryden (deux autres politiques) — ont su informer, juger, exprimer leur temps de révolution selon des normes stables héritées à la fois de « leur » romantisme (la Renaissance Shakespearienne) et de notre commun classicisme (d'Isocrate le rhéteur à l'orateur des *Catilinaires* et du penseur de la *République* au philosophe-empereur Marc-Aurèle).

Son premier but est en effet d'*informer* : Macaulay, dans une lettre du 4 janvier 1856, consulté sur un simple détail touchant le retour de Charles II, confesse son admiration devant ce scrupule presque chartiste ; nous sommes loin de Lamartine et de son *Histoire des Girondins* ! Des notes bibliographiques et surtout d'importantes dépêches tirées d'archives de France, de Hollande ou d'Angleterre, en témoignent. S'y ajoute ce souci traducteur — qui pèse sans cesse sur tout historien de l'étranger : pour avoir traduit maints documents de la même révolution, nous avons sympathisé, souffert avec Guizot. Bref, quelle ample lecture directe des sources, quel soin devant le fait, épousseté puis éclairé : qu'il s'agisse d'une conversation avec Fairfax ou Whitelocke, ou de sa version de l'Adresse ouvrant le pamphlet *Killing No Murder* (36), ou encore des premières pétitions populaires, ou de l'enchaînement dramatique, vrai reportage de journal, qui mène au procès du roi...

Certes il y eut parfois ignorance, et aussi évolution dans le choix des références : mais la véracité, toute protestante, subsiste. Et cela n'enlève rien à sa présentation — digne d'un La Bruyère comme d'un W. Scott — de « tranches de vie », et aussi de ce que la littérature anglaise appelle *character-writing* : le conflit, intérieur et extérieur, de chacun est joué devant nous ; c'est parfois du Corneille — mais sur le ton d'un Thucydide,

(36) La traduction de Guizot qui est dans son *Histoire* n'est pas en effet la même que celle que donne — d'une autre main — un des volumes de la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre*.

sans le lyrisme de Michelet, mais peint avec la sévère clarté d'un F. Hals. Certaines critiques de Taine portées ici trouvent, chez Taine même, leur contre-partie, quand il reconnaît à l'occasion la puissance dramatique, « froid(e) au lecteur ordinaire » mais « vivant(e) au lecteur attentif ». Car l'imagination de Guizot réclame beaucoup de son lecteur, et refuse l'effet facile ; mais elle offre sa haute ferveur : qu'on relise par exemple ce qui précède la mort de Cromwell...

Son deuxième souci est en effet d'*exprimer*, mettant au service de l'information une technique narrative originale : dans une ordonnance un peu collet monté, le récit suit l'événement : mais précisément le facteur « temps » — fondamental en cette révolution, ce temps qui est à la fois souvenir (exemple : la tradition des Communes) ou urgence (une mutinerie vaincue, la décision d'un procès, une négociation partisane), ou « prospective » (buts impérialistes, visions de classes pauvres) — aboutit à un déroulement chrono-explicatif. Il y a chez Guizot une réhabilitation de l'événement, car il est conséquence et causalité. Mais cette expression du temps se concentre aussi souvent dans des formules vouées à l'axiomatique, dignes de Tacite, « conclusive » (comme chez F. Bacon), ou dans la phrase, charpentée plus strictement ; on ne rencontre certes que peu de périodes emphatiques ou d'édifices susceptibles d'analyse structurale comme en offrent Bossuet ou Chateaubriand : mais l'orateur, pour être hostile, en bon protestant, à ce tourisme littéraire, n'en est pas moins foudroyant. Je cite : « Déjà les magistrats, frappés d'une double peur, n'osaient se montrer ni serviles, ni justes. Ils refusaient au despotisme leur aveu, à la liberté leur appui » : parfait équilibre, symétrie syntaxique, mais exigence d'attention du lecteur. De certaines exhortations des *Olynthiennes* de Démosthène à quelques maximes du *Fil de l'Épée*, en passant par l'aplomb de Tocqueville, l'on n'a guère fait mieux pour élaborer sentence et délivrer jugement.

Information et expression mènent en effet au *jugement* : pour y parvenir on oscille insensiblement entre l'abstraction mentale française et ce condensé qui peut être, lui, réel et que l'anglais appelle *abstract* ; ou encore l'histoire ici devient réflexion aux deux sens du terme : reproduction du spectacle mais aussi réaction du spectateur ; d'où parfois de courtes préfaces, des apartés vite mués en analyses de psychologie politique reliant deux faits : une « distanciation » donc, mais comme

d'un géographe qui suivrait sur une carte les chemins des hommes.

Paradoxalement chez le chrétien pieux, la référence religieuse, qui eût pu offrir un critère de jugement, surtout pour une révolution populaire, est rare, l'allusion biblique presque extérieure ; elle est parfois (qu'on lise sa critique de H. Peters, et de « l'enthousiasme des fanatiques ») légèrement exaspérée, ou encore admise comme par surcroît : par rapport aux logomachies religio-sociologiques de notre temps, Guizot est en fait un laïque. Presque trop parfois, puisqu'on cherche souvent ce souffle commun à tous les adversaires qu'il met aux prises, qui animait le sermon du commissaire presbytérien de la Kirk d'Écosse, le calvinisme populaire du sans-culotte niveleur, la prière où Cromwell mourant scelle son *covenant* entre lui et son Dieu. Par rapport à de Bonald... ou Lamennais, tout comme à côté de Marx... ou de Péguy, quelle réserve, presque excessive : l'homme est ici animal politique ; et Dieu — que Guizot ne conteste pas, en appelant parfois à Sa Providence — agit sans miracles, en bourgeois et en gentleman : on trouve alors même réserve chez le catholique Newman : réflexe de minorité ?

IV FORCES D'UN DEVENIR HISTORIQUE « A L'ANGLAISE »

Parler de la philosophie historique de Guizot, n'est-ce pas élargir le débat ? Mais c'est aussi voir combien cette étude anglaise révèle des ambiguïtés, une dualité et parfois une dialectique protestantes : ici Guizot est à la fois homme du *Dissent* et de l'*Assent* : en refus, et en quête d'une doctrine. Sur cette *Via Sacra* historique qu'il parcourt, il y a aussi l'hésitation, celle du compromis, de la *Via Media* : mais l'on sait que c'est là que s'opèrent les collisions : de ces chocs d'idées Guizot n'est ni innocent, ni indemne.

A Selon la Loi, et à la grâce du Dieu de l'Histoire

a) Loi et lois

Juriste et éducateur au nom de Dieu et des hommes, Guizot cherche le pourquoi de l'odyssée constitutionnelle anglaise (on note qu'il n'oppose pas comme d'autres, mais associe constitution et révolution). Il y voit, au sens de Montaigne, une « institution » de la nation : mais cette éducation procède, dans cet esprit de l'histoire éducatrice,

de la considération de ses « institutions ». Hostile aux principes innés (on note son peu d'intérêt tant pour le Hobbes du *Leviathan* que pour le Milton du *Tenure*), il récuse ou ignore pratiquement, et symétriquement, le contrat social des précurseurs niveleurs et le *de Jure divino* de ces premiers légitimistes Stuart. Parfois empiriquement, noblement pragmatique, et dans l'esprit aussi des *lawyers* jurisprudentiels du *Common Law* du XVII^e siècle, avec même une teinte d'évolutionnisme, il fait la dissection de la structure, et l'étalement de la croissance, du gouvernement représentatif : et telle leçon d'anatomie se situe à Londres.

b) Evolution et/ou Providence

Evolution, avons-nous dit, mais sous contrôle. Le critère est la Raison, raison d'être et non raison d'Etat, raison qui justifie et que justifie un certain consensus, ou une marche vers ce consensus, en un type défini de société. Mais la Raison (née de la philosophie allemande, avec un rien de néoplatonisme cambridgien du XVII^e siècle) oblige, plus qu'elle ne constate : elle offre certes une permanence — mais non celle d'une loi ou d'un droit naturels : c'est une permanence d'exigence, et renouvelée dans le temps ; c'est un dynamisme évolutif, de continuité, de « progrès » au sens propre : à travers un *present* anglais, le *past* crée le *future* ; de cet appel — ou, dirons-nous, de cette vocation (*calling*, comme chez Cromwell) — l'on doit prendre conscience : une opinion se crée, qui s'accorde sur les devoirs, *hic et nunc* : de ce fait le processus révolutionnaire doit se ramener, à moins qu'il ne se heurte, à une nécessaire et réfléchie transformation de cette opinion, où « autorités » et « traditions » confirment les étapes. Par contre il y a refus de toute adhésion à un mythe originel ou téléologique propulseur, quelque peu préfabriqué pour les besoins de la cause : ainsi celui du « Joug Normand » qu'A. Thierry avait entrevu (le peuple refusant définitivement au XVII^e siècle la conquête, annonciatrice d'absolutisme). Guizot ne comprend donc pas plus la trop commode Providence — entérinant tout — de Bossuet, que les visions romantiques du Peuple (Michelet), d'une République (Quinet), ou de mutation brusque, se disant dialectique, d'une féodalité laissant enfin la place (Marx) ; il va même — ce qui est grave — jusqu'à sous-estimer cet autre mythe, pourtant fondamental et novateur, surtout chez ces puritains qu'il étudie : le message, si fré-

quent dans les textes du temps, des prophètes et de Jésus. Sur ces points il serait également intéressant de comparer à la position de Guizot les aperçus de Engels (dans son *Anti-Dühring*) résumant la première formation philosophique bourgeoise et matérialiste anglaise, ou encore les vues — toutes orientées — d'un Chateaubriand, d'un Carrel, ou plus tard d'un M. Nadaud : ou même, plus près des sources, cette première polémique, orthodoxe, de l'auteur de *l'Oraison d'Henriette de France* ; on constate alors ce que l'union d'une réflexion classique sur l'évolution des Etats (déjà amorcée chez Machiavel ; et, au temps de Cromwell, chez Harrington) et de « l'historicisme whig » peut faire naître : une analyse, tendue, mais sans angoisse, d'un combat entre liberté et égalité.

B *Les Présents et les Absents*

Mais cette histoire ayant quand même ses préjugés —, tous n'y sont pas également invités. C'est ainsi que l'accent est mis sur le fait politique qui prime tout, ou du moins exprime tout : il n'en est que plus frappant de voir à quel point Guizot, très en avance sur son temps, est conscient des conflits sociaux, dût-il en critiquer âprement les prolongements. Ce bourgeois n'est pas aveugle : les classes sont bien en lutte organisée. Il ne s'agit pas des simples conflits anarchiques contre les « ordres » de la France de Louis XIII ou Louis XIV.

Mais il est myope parfois : que sa conscience du fait social aille de pair avec l'ignorance économique nous surprend ; Guizot n'a pu pourtant ignorer l'ampleur des transferts fonciers du temps, les bases déjà coloniales et impériales de la politique extérieure et plus généralement le financement, par le puritanisme, de la crise : à ses débuts (parlementaires), tout comme vers la fin (intérêts de la Cité). Or il en parle fort peu : mépris, indifférence, ou pudeur un tantinet hypocrite ?

Plus étrange et regrettable est l'oubli de ce qui touche au culturel — ou peu s'en faut : si Cromwell à ce titre est mentionné (université de Durham) —, les écrivains nombreux (et révélateurs) de ce temps ne le sont guère. Il est vrai que notre besoin d'intégration de ces éléments dans le narratif politique est chose assez récente : mais pourtant Guizot savait bien parler de « civilisation »...

Cette dissociation entre deux domaines explique aussi l'absence de vraie critique sociologique : d'abord, précisément touchant le rôle du milieu ambiant (Guizot est

encore loin de Taine) ; et, aussi bien, concernant l'intérêt sincère porté, on le sait, à l'idéologie en temps de révolution : à des titres divers Chateaubriand, Michelet ou Marx en avaient noté la puissance (que nous retrouvons au xx^e siècle), qu'elle soit verbe incarné ou simple superstructure ; certes Guizot constate les fanatismes, mais ce « doctrinaire » méprise les « idéologues », ou du moins le dit. Par exemple il néglige l'existence remarquable de la collection dite Thomason (avec ses 22 500 titres sur vingt ans), et la controverse sur « l'Engagement » (de loyalisme : 1650-1651) l'intéresse en tant que péripétie plus qu'en tant qu'argument. Bien entendu (et même s'il met en relief le jeu des diplomaties et des duplicités), les diagnostics sur la détérioration de l'idée à l'acte, ou sur son identité continuée en « praxis », ou encore sur le camouflage idéologique (par exemple religieux, tant de gauche que de droite), ne sont guère non plus envisagés.

L'ambiguïté de sa position religieuse trouble également : nous sommes, on l'a vu, devant un historien presque neutre, s'adaptant à un public catholique : l'homme des *Méditations* — et plus tard des synodes — ne parle guère des conflits furieux de dogmes, ni de cet anticléricalisme allant de l'extrême gauche à l'extrême droite (de Winstanley à Hobbes) ni guère de l'Erastianisme, soutenant le primat de l'Etat. Qu'a-t-il donc fait du « magistrat » selon Calvin ? Il ne trahit même pas non plus une sympathie évidente pour les « presbytériens » qui avaient pourtant doublement sa foi, la religieuse et la politique. Est-ce la séquelle d'une crainte datant des réformés du xvii^e siècle, qui redoutaient d'être confondus avec les « puritains » anglais ? En tout cas la piété n'apparaît qu'en fonction des partis pris politiques. Le puritanisme semble *taken for granted*, allant de soi. Macaulay était quand même plus lyrique, et Hume plus méchant : est-ce l'influence du xviii^e siècle — et notamment de cet autre protestant que fut Rapin de Thoyras ? Le mystère demeure.

C Contradiction ou Modèle

Guizot indubitablement cherche — et trouve — les contradictions en la société d'Angleterre : mais son choix de la « Grande Rébellion » et plus généralement cette constatation du « non-conformisme » (un mot anglais d'époque), de ce désaccord qu'aucun protestant, héritier douloureux de 1572 et 1685 ne peut mépriser, si conservateur soit-il, sont chez lui comme les prémices de l'ordre

qui suivra. Non que la violence accouche les sociétés ; mais le corps social se connaît — et se conduit mieux — à force de reconnaître ses agressions et ses tentations : *felix culpa* ! On passe donc sans cesse du *Dissent* au *Settlement*, à cet « Etablissement » que Guizot — comme les Parlementaires de 1644, comme les Niveleurs, comme Cromwell, comme les Marchands de 1657 —, cherchait désespérément. Peut-on ajouter que devant les échecs, dès lors inévitables, Guizot a parfois une ironie protestante un peu facile... et peu de charité.

Cette contradiction sociale existe aussi en l'homme : ainsi Charles et Cromwell sont tous deux « partagés » ; l'observateur les scrute, et l'intérêt pour la personnalité visée reste ainsi lucide : point de ces colères ou enthousiasmes d'un Carlyle, point d'incarnation ou d'incantation populiste ni du symbolisme épique d'un Lamennais, puis d'un Michelet ; point non plus de ces admirations de Cousin, pour une Mme de Longueville par exemple. Mais cette conscience des contraires en l'homme ne va pas jusqu'à voir en Cromwell, soit une âme déchirée, soit un Machiavel, soit un Führer en herbe (37) : il n'y a là qu'une évaluation d'un homme politique par un autre homme politique : les biographes modernes (Hill, A. Fraser) aboutissent finalement à des conclusions semblables... Et pour les Français, qui ont dit au cours de quatre siècles tant de sottises sur le puritanisme et ses représentants, cette sobriété est salutaire.

Finalement contradictions et échecs sont vus comme exemplaires : cette théorie de « l'exemplarité » a toujours été classique —, et fut encore renforcée par le christianisme : elle correspond au souci éducatif dont la famille Guizot (des épouses aux enfants) fit toujours preuve : le souci de ce qui est possible dans le domaine du devoir politique justifie, finalement, ce que l'on souhaite, par l'échec de ce qui a précédé ; *a contrario*, la bonne solution (la révolution de 1688) a été précédée d'une non moins « bonne leçon » : à la limite, l'œuvre anglaise de Guizot serait donc édifiante, comme on dit : mais cette vertu rejoint parfois le message exemplaire d'une tragédie shakespearienne, ... sinon chrétienne. Et Shakespeare, on le sait, était aussi, politiquement et socialement, très conservateur !

(37) Ce devait être la thèse absurde d'un ouvrage allemand, dans les années trente.

V INFLUENCES ET CONFLUENCES : JALON PIONNIER, OU VUE PÉRIMÉE ?

Disons un mot pour finir de l'influence et du renom de cette œuvre anglaise.

En France la réussite fut définitive au point que — en dehors des travaux contemporains déjà notés —, il n'y eut guère que la biographie détaillée de Dargaud (1867) et plus tard le décevant, parfois enfantin, récit de Sayous (*Les deux révolutions d'Angleterre*, 1891). Puis le silence.

Par contre en Angleterre où — sous trois traducteurs différents L. Courtier, W. Hazlitt, A. R. Scoble — les versions de l'*Histoire* se succédèrent (notamment celle des quatre premiers volumes), celle-ci devint un classique. Peut-être avait-elle influencé Carlyle et Macaulay ; en tout cas Green, D. Masson (biographe de Milton et de son temps), Picton et surtout Gardiner, puis, plus près de nous, Miss Wedgwood, Ashley, Lady A. Fraser ont repris la grande tradition de l'histoire politique. D'autres — de Gooch à C. Hill, ou P. Zagorin et Wolfe aux Etats-Unis — s'en sont écartés, privilégiant l'étude économique, voire religieuse, ou encore constitutionnelle.

En langue allemande — où, de Berlin à Leipzig et de 1850 à 1867, les traductions des trois parties virent le jour — l'influence est possible sur la grande étude de L. von Ranke (1861), sur les travaux cromwelliens (Carrière ; plus tard Hoenig, Brosch), sur l'histoire d'A. Stern. Par contre le travail religieux de Weingarten (1868) et plus tard l'analyse marxiste de Bernstein (1895), ou de Conrady interprètent différemment la révolution, presque en contre-pied de Guizot parfois. La deuxième partie fut aussi traduite en espagnol : 1649-1658... en 1848.

C'est en Russie que l'influence fut la plus nette : très tôt Guizot fut connu de radicaux tels que Belinskij, et bien entendu de Herzen. Mais nos quatre premiers volumes furent traduits par deux fois en 1859/1860 et en 1868 (comme devait l'être aussi Macaulay) : des études sur Monk (1870) et Vane (1875) déjà s'en inspirent certainement ; et surtout le grand Kovalevskij — historien libéral en exil dont j'ai ailleurs signalé (38) les nombreux travaux sur la révolution d'Angleterre, à partir de 1892, le connut, indubitablement : et comme Guizot, il voulut,

(38) *Le parti politique Niveleur...* (cf. n. 8 *supra*) passim in pp. 378-383.

mais à sa façon, donner une leçon triplement exemplaire à son peuple (gouvernement passant du patriarcal au parlementaire ; religion passant de l'orthodoxie à la tolérance libérale ; économie passant du servage à une rénovation économique, voire radicale) ; c'est donc par ce dernier, s'inspirant de Guizot, que Lénine, entre autres, et surtout plusieurs générations d'étudiants dans les vingt-cinq ans précédant la révolution, purent entendre parler des « conseils » (soviets) de l'armée de 1647 et de leurs « agitators » : deux termes qu'ils empruntèrent très directement. Les travaux actuels soviétiques qui prirent immédiatement le relais, et d'ailleurs leurs analyses historiographiques et leurs biographies prouvent sans conteste l'importance — certes non prévue par l'auteur — de cette étude de la première grande révolution bourgeoise.

CONCLUSION

Outre l'apport d'érudition et l'intérêt littéraire, que nous reste-t-il de cette œuvre ?

C'est d'abord, encadrant l'action politique, comme une première manifestation « d'entente cordiale », organisée par un huguenot que l'histoire aurait pu placer entre Mazarin et Cromwell : en un sens une confirmation de son action aux affaires étrangères.

C'est aussi un message éducatif fondamental qui — pour adopter un titre ultérieur — est comme une Histoire d'Angleterre racontée aux petits-enfants, au sens large, de l'auteur.

Mais il subsiste un mystère chez Guizot, tel qu'il apparaît en ses écrits « anglais ». Une parabole éclairera mon propos : chargé de cours d'agrégation bien souvent en l'amphithéâtre « Guizot » de la Sorbonne, j'y apportai un jour mon magnétophone pour un enregistrement d'étudiant. L'appareil fonctionna sur une prise électrique, mais sur une autre il « sauta », le voltage étant doublé sans préavis. J'en dus payer les frais. Guizot, comme on dit, était « bi-tension »...

Car il l'était ! Et nous voudrions en quelques mots présenter ce contraste et ce conflit, laissant au lecteur le soin d'en décider : il est un « mystère Guizot » ou au moins une « contradiction Guizot », dont sa production « anglaise » témoigne plus que d'autres.

Contraste d'abord : il y a alternance évidente en effet chez lui entre le politicien — et l'écrivain : cette variété

dans l'affectation de l'emploi du temps provoque comme une double aliénation —, l'homme engagé dans le xvii^e siècle étant alors dégagé du xix^e, et vice versa : d'où la tentation de juger l'un par l'autre. Il y a hésitation constante — comme d'une aiguille de boussole — entre deux tempéraments, classique et romantique —, et — ce qui peut être la même chose — entre le très conservateur et le libéral : en un sens Guizot a voulu discipliner le lyrisme de la Révolution d'Angleterre ; mais il y a aussi — et c'est une tentative plus fructueuse — désir double d'intégrer la révolution dans la tradition (tradition des révolutions), et vice versa (révolution formant une neuve tradition).

Plus personnel est le conflit : car dans les jugements sans cesse passés sur l'événement politique, on discerne les « deux hommes en moi » qui, selon St Paul, doivent exister, même en Guizot, dont l'unité personnelle est factice. Sont-ils là pour exprimer une compensation discrète, celle d'un arbitre qui se venge d'être ainsi hors-jeu ? Ou pour exprimer — de façon voilée — une autocritique, où le politique s'explique ses échecs ? Ou est-ce au contraire une justification du « chrétien contre-révolutionnaire » 39 ? N'est-ce pas enfin plutôt l'expression d'une consolation, après une frustration inavouée, celles d'avoir dû connaître, en dépit du succès partiel, un grand insuccès politique final, tel Cromwell : un insuccès qui, tel celui de la Révolution d'Angleterre, fut aussi avance de l'histoire.

(39) Nous empruntons ce qualificatif à la terminologie politique hollandaise actuelle ou récente. Mais l'on notera à quel point, par rapport à l'esprit de réaction quasi totalitaire que ce terme peut impliquer, l'esprit propre de Guizot reste plus nuancé, surtout en ses écrits.